

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Bribes

Nadia Chafik Sbihi

Volume 31, numéro 2 (182), avril 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60488ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Sbihi, N. C. (1989). *Bribes*. *Liberté*, 31(2), 28–35.

NADIA CHAFIK SBIHI

BRIBES

MARCHER AU VENT FRAIS DE JE NE SAIS QUEL PAYS...

Je marche au vent frais de je ne sais quel pays, peids nus, les cheveux fous et pourtant je suis sage. Je scrute l'horizon et, pareille à une enfant, j'éclate de rire te montrant un bateau au loin. Ma tête sur ton épaule, je marche sur une plage, je respire ton parfum dans une île. J'écris un *Je t'aime* à l'eau de rose salée, sur le sable mouillé, balayé par les vagues folles de l'océan. Dans le gris du ciel les mouettes blanches annoncent une tempête. Zéro degré, les mots givrent sur la vitre cassée. Je n'entends plus le muezzin, mais je revois ce minaret fièrement élané dans l'azur bleu éclatant, sans nuages. Des voix cassées par la chanson magique de la fontaine en mosaïques vert émeraude, des chuchotements, le piétinement des nattes me parviennent à travers le brouhaha de la foule. Au fond, des ombres aspergent leur visage. L'égrènement du chapelet d'ambre, puis, plus rien. Au delà de l'Atlantique, je me retourne dans mon lit vide. Je frémis sous mes draps froissés.

Marocaine, Nadia Chafik Sbihi étudie à l'Université de Montréal.

LE TEMPS

Il fait son chemin, le temps. Il coule comme l'eau d'Aghbal coule dans le village de mes ancêtres. Il grisonne les temps, tresse les années, efface les empreintes des jours, érode les souvenirs dans le Sahara de la pensée où siffle un sirocco de feu, et vous laisse des haillons de ténèbres entre les bras.

FILLES DE LA SOLITUDE

Vous habitez là-haut dans les montagnes, là où personne ne peut entendre vos *izlan* d'amour que vous chantez seules, lorsque vous vous en allez, de bonne heure, chercher des fagots de bois. Vos voix, aussi pures que cette eau du dégel, me glacent le corps quand vous reprenez en chœur vos refrains. Et dans les flots ivres de la nuit, vos échos traversent les chaînes du Moyen Atlas. Terre aimée, terre foulée d'où je me suis moi-même exilée, peux-tu un jour me pardonner mon long silence? Je ne parle pas la langue de ma mère, je ne fredonne pas les poèmes de mon père, mais si je reviens, sauras-tu me pardonner? Je me joindrai aux filles de la solitude, j'apprendrai à puiser l'eau dans les sources miroitantes, à tisser les plus beaux rêves de mille et une couleurs durant les longues nuits d'hiver. Comme elles, je chanterai des *izlan* d'amour à un amant sans visage, au vent matinal. Comme elles, je m'en irai par les sentiers battus, à pied ou à dos d'âne, semer ou récolter les saisons.

FANTASIA

Au coucher du soleil, les coups tirés dans le ciel tonnaient, confondus avec les palpitations de mon cœur. Les chevaux sellés de velours, furieux, soulevaient la poussière ocre de mes étés. Le circoncis, encore sous l'effet du choc, tenait d'une main sa minuscule jellaba blanche tachée de mercuro-

chrome, et de l'autre son fez trop large. Il avançait à petits pas, les jambes écartées, vers deux dames aux cheveux blancs ramassés dans des foulards multicolores. Expliquez-lui ce que vous fêtez! Pourquoi tant de monde pour «un petit quelque chose de sale et d'inutile» que le méchant «coiffeur» s'est fait un plaisir de couper pour deux pains de sucre? Nous faisons de toi un homme, mon fils! En attendant, le petit ne pouvait uriner sans lâcher quelques râles. Moi, je n'étais pas concernée. Je mangeai des galettes au beurre et j'aspirai paisiblement mon thé à l'absinthe. Je me félicitai malicieusement d'être fille.

HOMMAGE À L'INSTITUTEUR DU VILLAGE

Malech avait sept ans lorsqu'il emmenait paître le troupeau de son père près de l'école du village. Perchée sur une colline, à la même hauteur que la cantine, située à une dizaine de bornes du logis paternel, la petite école préfabriquée ne comptait alors qu'un instituteur, Oncle Driss Bougrine. Malech se couchait à plat ventre sur l'herbe fraîche, sous les fenêtres ouvertes de la classe primaire, et il écoutait attentivement des choses dont il ne saisissait pas le sens. De temps à autre, il s'assurait que ses moutons étaient au complet dans son champ de vision. Il scrutait, méditatif, suçant la tige amère d'une fleur sauvage, la ligne bleue de l'azur comme pour y lire à la lumière de son alphabet intérieur ce que lui réservait le futur. L'hiver s'annonça précoce cette année-là. Lorsqu'Oncle Driss voulut, par un matin brumeux, refermer la porte derrière lui, il vit venir de loin le jeune Malech. Pris de sympathie pour ce petit berger qui manifestait un intérêt certain pour les leçons de choses et le calcul, Oncle Driss prit l'initiative de scolariser l'enfant. Bouchta, le père de Malech, fut d'abord réticent à cette idée saugrenue. Qui trairait les vaches, garderait les moutons, puiserait l'eau, aiderait au moment des récoltes et des semailles? C'est qu'on avait besoin de petits bras à la ferme! De plus, l'école ne servait à rien, tous les gamins de la région finissaient un jour ou l'autre par la

quitter, sans même savoir ni lire ni écrire. Bouchta cita l'exemple d'Aâm'r, l'ouvrier originaire des H'yayna, et d'El Houcine, le fils du caïd, et de quelques autres garçons originaires de la banlieue. Il a fallu du temps et des discussions pour persuader le vieux Bouchta d'inscrire son fils à l'école des Aït Sadden, avant la limite d'âge.

Malech décrocha brillamment ses diplômes de médecine et fut major de sa promotion au grand étonnement de quelques professeurs citadins. Il soutint sa thèse et j'étais présente dans cet amphithéâtre qui sentait les dissections et le formol. Malech allait-il aussi prêter le serment d'Hypocrite? Malech, où que tu sois, je lance l'appel de détresse d'Oncle Driss. Viens le voir une dernière fois. Il te réclame sans cesse et je ne sais plus mentir pour le reconforter. Je me demande seulement si tu pourras le reconnaître.

CI-GÏT

Désastre au seuil rouge de l'enfer. Au fer froid de la chaleur. Cavaliers de bois qui éclatent en fumée. Médailles sur des lambeaux. Sirène déréglée. Fayots. Horreurs immobiles de la guerre nourrie par des lectures et les narrations des aînés. Histoires incroyables colportées de souk en souk par les troubadours. Carnages délicieux pour les fous à lier. Sang et poudre se mélangeant onctueusement. Surcharge à l'infirmerie. Veilleurs du malheur. Fossoyeurs de la mort. Pays emportés par le vent de l'anarchie. Familles détruites par des explosifs nouveaux sur le marché. Chasser devant soi l'ombre kaki du colon qui vous harcèle. Puis... couronne de fleurs pourpres pour le soldat inconnu. De lumineux cortèges sans chevaux parcourent les vergers de leur enfance dans une nuit sans constellations.

TANGER OU LE BALADEUR NOCTURNE. ERRANCE ET ITINÉRAIRE.

Le cliquetis des castagnettes et des claquettes vibre dans ses oreilles comme si c'était hier. Il s'en allait les pieds nus et le cœur léger dans les quartiers de Tanger. D'un coin de rue, à la lumière des lampions, il dévorait des yeux les danseuses de flamenco aux longues robes rouges à pois blancs. Les hommes attablés vidaient une bouteille de vin, battaient des mains et frappaient des pieds au rythme de la guitare. Lui traînait dans les nuits brumeuses de Tanger comme un gitan sans gîte. Exilé dans un pays qui est le sien. Il échouait souvent au port où il s'endormait jusqu'à ce que la première sirène du bateau en provenance de Gibraltar l'arrache à son univers onirique.

LA FEMME DE TON CAUCHEMAR

L'huile de cade lui coule le long des tempes, l'oignon la fait pleurer. Tu fuis son regard. Ta marmaille s'accroche à ses jupons, elle vocifère tes insultes, elle se mouche sur le revers de sa manche. Elle t'apporte tes babouches, ton journal et ton cendrier, elle te lave les pieds, elle assouvit tes faims et tu lui permets enfin, d'un geste brusque et méprisant, de retourner à ses fourneaux. Elle entrebâille la porte pour tendre sa casserole au laitier, elle va au bain maure le jeudi, elle fait l'aumône le vendredi. Dans la rue, elle ne parle à personne sauf à Lalla Mira, la diseuse de bonne aventure. Quelle aventure espère-t-elle vivre, cette femme, ta femme? Elle croit être victime d'un mauvais sort, elle traverse le pays du sud au nord, d'est en ouest, dans l'espoir de se faire désensorceler. Le plus fort des mages lui explique rationnellement qu'elle est victime d'un sort réservé à toutes les femmes: le mutisme, la soumission, l'étouffement des sentiments. Il lui prépare un philtre avec les plantes aux mille vertus pour apaiser sa douleur, elle en meurt, elle te visite chaque nuit et depuis, elle ne te quitte plus... ne te quitte plus... comme un écho... comme un écho.

MORGIANE

Elle danse des nuits entières sous les tentes caïdales. Ses voiles transparents laissent voir son nombril rose et la chaîne dorée de sa fine cheville. Ce n'est pas la Morgiane que vous connaissez, hélas! Cette Morgiane ne s'est pas enrichie avec l'or de Sésame. Elle gagne sa vie comme elle peut, par-ci, par-là. Un jour dans les foires, l'autre dans les palais d'Orient. Lorsqu'elle ne rapporte pas de gros billets de banque, un individu mal rasé, les cheveux ébouriffés, à moitié endormi, la menace de la jeter à la rue comme une vieille servante inutile. Elle danse et se déhanche à la cadence des tambourins, jusqu'à tomber en transe aux pieds de ces messieurs distingués aux yeux bouffis et à la bouche vicieuse, qui lui envoient des baisers un peu n'importe comment. À son réveil, le dégoût et la honte tour à tour s'emparent d'elle et l'invitent quotidiennement au suicide; mais à la tombée de la nuit, elle recommence. Où est la Morgiane des *Mille et une nuits*, celle qui vous fit vivre le rêve d'un conte comme votre réalité? Est-elle dans cette sépulture sans épitaphe, écartée du cimetière des croyants?

Tourne la page, lui ont-ils dit, comme si c'était facile de tourner la page sur un chapitre inachevé. Pars, lui ont-ils dit, comme si c'était facile de partir sans se retourner sur les lieux qui ont abrité ses fantasmes.

YASMINA, 18 ANS, BONNE À TOUT FAIRE...

Dans ce taudis sombre, près du vieux père pris par une quinte caverneuse, jouaient des enfants. Il s'amusaient à attraper de grosses mouches contre l'unique fenêtre plastifiée. Sur la table, une écuelle vide où quelques grains de riz se dessèchent. Ces lieux sentaient la maladie et la faim à vous en soulever les entrailles. L'aïeul allait mourir bientôt, le vendredi suivant, avant la prière de l'aube. Des soupirs parvenaient d'un coin de la pièce à demi éclairée, ceux de la grand-mère

recroquevillée dans une couverture complètement trouée. Elle mastiquait du vide comme pour calmer les spasmes de sa panse. Son haleine dégageait une odeur de rance à vous en donner la nausée. Plus loin, assise sur le palier, éreintée, maladroitement maquillée, la plus jeune des filles retirait ses chaussures aux talons à moitié décollés, celles que Madame lui avait données à l'occasion de l'Aïd, juste avant qu'elle lui accorde un congé. Elle massait ses pieds enflés et rugueux. Yasmina, on avait changé son nom, une domestique ne peut porter un joli prénom et encore moins celui de sa maîtresse, s'appelait maintenant Yamna. Tout le monde ne l'appelait plus que Yamna, même les gamins du quartier. Yasmina avait dix-huit ans. Elle en paraissait bien plus. Du matin au soir, jusqu'à l'épuisement, ses petites mains frêles faisaient les travaux ménagers les plus ingrats dans une superbe villa. Là où les chiens de race, le labrador Oualou et le caniche Zina, avaient plus de privilèges qu'elle. Eux, ils allaient une fois par semaine chez H'mida, le coiffeur. Yasmina rêvait de faire sa vie avec H'mida. Le bar, la piscine, le sauna, les courts de tennis, les gadgets, les somptueuses garde-robes et les bijoux «Van Cleef & Arpels», les luxueuses voitures et les tapis persans, elle connaît tout ça, elle est blasée... de les avoir lavés, astiqués, balayés, secoués à chaque occasion. Et les occasions, ce n'est pas ça qui manque dans la grande maison! Même les enterrements sont de joyeux prétextes dans la superbe villa...

SÉQUENCES D'UNE JOURNÉE COMME LES AUTRES

Une rue de la médina. Des plateaux de gâteaux, pour des noces sans doute, et des plateaux de pain à l'anis et aux grains de sésame affluent de partout. Les conducteurs des carrioles de légumes empilés dans des cageots crient des «balek» à la population nonchalante. Boutiques ouvertes sans commerçants. Appel du muezzin ponctuel. Des badauds attroupés devant une maison close, à l'affût de l'incident inhabituel. L'odeur des beignets frits se pose en auréoles huileuses sur les

murs crasseux, griffonnés au charbon, contre lequel pissent tranquillement deux gamins au vocabulaire peu recherché. Plus loin, des cireurs accroupis fument l'herbe des artifices en l'absence de clients aux souliers européens. Et pourtant, les babouches jaunes qui sentent le cuir tanné se vendent mal. Le café bruyant, où des joueurs de cartes s'entre-tuent, se cache dans un épais brouillard de fumée. Le crieur public accompagné de son tambour annonce le premier jour du ramadan. Des contrebandiers liquident, à la hâte et à des prix dérisoires, des plats portant l'insigne du paon, tout en se relayant pour évaluer la distance qui les sépare de la matraque. Des étrangers en short-safari, noyés dans l'exotisme, complètement ahuris, prennent, à l'insu de la mendicante, des photos du sein nu et engorgé de lait qu'elle tend à un nourrisson en pleurs.

Premier dépliant du guide touristique...

LES VIEUX

Quant aux vieux, assis sur les bancs publics, ils s'exclament devant la nouvelle génération des dégénérés, vitupèrent les jeunes filles impudiques aux jupes trop courtes, les impies qui ne savent pas prier. Ils maudissent Satan et celles qui exhibent leurs jambes soigneusement épilées. Et du regard, les suivent jusqu'au coin de la rue.